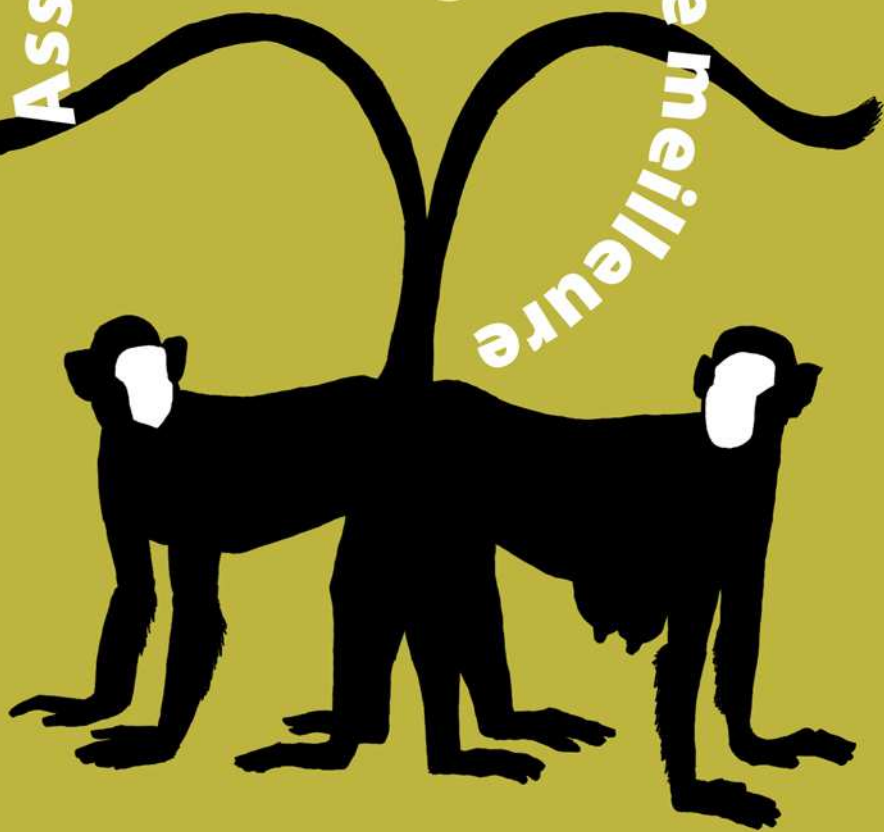


# Assortiment pour une vie meilleure

Thomas  
Gunzig



Carbowaterstoemp et autres spécialités



Extrait de la publication

Thomas Gunzig

# Assortiment pour une vie meilleure

Carbowaterstoemp  
et autres spécialités.  
Textes 2004-2009



## Du même auteur

IL Y AVAIT QUELQUE CHOSE DANS LE NOIR QU'ON N'AVAIT PAS VU, nouvelles,

*Julliard, J'ai lu*

À PART MOI PERSONNE N'EST MORT, nouvelles, Castor Astral, *J'ai lu*

PREMIÈRES NOUVELLES !, nouvelles, *Castor Astral*

MORT D'UN PARFAIT BILINGUE, roman, *Au diable vauvert, Folio*

DE LA TERRIBLE ET MAGNIFIQUE HISTOIRE DES CRÉATURES LES PLUS MOCHES DE  
L'UNIVERS, roman jeunesse, *Mijade*

LE PLUS PETIT ZOO DU MONDE, nouvelles, *Au diable vauvert*

NOM DE CODE : SUPER-POUVOIRS, roman jeunesse, *Mijade*

KURU, roman, *Au diable vauvert, Folio*

10 000 LITRES D'HORREUR PURE, roman, *Au diable vauvert*

La nouvelle *Viande d'objet* a reçu le soutien de la Communauté française de Belgique.

ISBN : 978-2-84626-204-0

© Éditions Au diable vauvert, 2009

Au diable vauvert

[www.audiable.com](http://www.audiable.com)

La Laune BP72 30600 Vauvert

Catalogue disponible sur demande

[contact@audiable.com](mailto:contact@audiable.com)

# Amuse-bouches et pâté de lièvre



# 1

L'assassin savait depuis toujours qu'il était un assassin. Il le savait depuis que, tout petit enfant, lui était apparue la conscience de lui-même. En même temps qu'il avait su qu'il existait un monde extérieur à lui, en même temps qu'il avait pris conscience de l'existence de la grande frontière séparant le monde de la vie de celui de la mort, l'assassin avait su qu'il serait un passeur, l'assassin avait su qu'il était un assassin, qu'il était fait pour prendre des vies, que c'était sa nature profonde, qu'il n'y pouvait rien, que c'était comme la couleur des cheveux, comme la forme du nez, qu'on pouvait le cacher mais que c'était génétiquement codé, il était un assassin. Le point focal de sa raison d'être, sa vocation, c'était de tuer.

Au moment où commence cette histoire, l'assassin a quarante-quatre ans et, comme on l'imagine, l'assassin a déjà assassiné. Il a fait d'autres choses sur lesquelles il faudra revenir, il a étudié l'économie à l'université et a fait un mémoire de licence sur la gestion des ressources humaines dans les petites et

moyennes entreprises pour lequel il obtint une « distinction », il a séduit et épousé une femme de cinquante-quatre kilos pour un mètre soixante-neuf. Il a fait un enfant, un garçon appelé d'un commun accord Grégory qui, au moment où commence cette histoire, est âgé de onze ans, joue au foot, aime « chater sur Internet », a vu *Matrix*, *Le Seigneur des anneaux* et *2fast 2furious* (trois fois). L'assassin travaille depuis quinze ans, il aime à répéter qu'il s'est « toujours assumé seul » et « qu'il ne doit rien à personne ». Il a jobbé au Quick Porte de Namur, pour payer ses études, « cinq ans à sentir la frite ». Il a postulé et obtenu, ensuite et sans piston, un emploi de commercial dans une société multimédia basée à Drogenbos puis, après l'éclatement de la bulle spéculative et la vaporisation des valeurs liées au Nasdaq, la carrière de l'assassin s'était « tout naturellement » tournée vers l'industrie pharmaceutique. Il avait répondu à des annonces, il avait envoyé un certain nombre de candidatures spontanées dans différentes entreprises, il avait subi d'interminables interviews dont deux en néerlandais et une en anglais, il avait surmonté des épreuves psychotechniques, écouté les élucubrations d'un formateur en programmation neurolinguistique et était parvenu à décrocher un poste de cadre dans un holding germano-français qui avait fait sa fortune sur le brevet d'une molécule efficace contre certaines formes d'hypertension, et dont les bureaux se trouvaient pour des raisons logistiques à Bruxelles, entre Madou et Botanique, ce qui tombait bien pour l'assassin car l'assassin était bruxellois et que l'assassin pouvait

accepter beaucoup de choses sauf l'idée de devoir un jour habiter ailleurs qu'à Ixelles, Saint-Gilles, Boitsfort ou Uccle.

À ce stade, les choses qu'il est important de savoir au sujet de l'assassin, c'est que d'une part il avait déjà tué et que, d'autre part, sa femme s'appelait Catherine. L'assassin avait déjà tué (liste non exhaustive) :

- Des fourmis (nombre inconnu).
- Des mouches (nombre inconnu).
- Des papillons (six, chiffre estimé par l'assassin).
- Deux souris domestiques (les souris de sa cousine dont il avait délibérément placé la caisse sur un radiateur brûlant).

- Une perruche (de sa cousine, toujours, empoisonnée à l'esprit-de-sel dans la mangeoire).

Concernant Catherine, il est essentiel de savoir qu'à ce stade de l'histoire, elle ne sait pas que l'assassin est un assassin, elle l'appelle le plus souvent : « chéri » (en journée, au téléphone, chez des amis), parfois « mon gros lapin » (certaines nuits) ou encore François (discussions sérieuses, disputes). Catherine travaille, elle aussi. Elle est professeur de français dans une école « à discrimination positive » de la ville de Bruxelles où, malgré sa vocation et son amour de Rimbaud elle n'a pas toujours la vie facile (on la traite souvent de « salope »).

Enfin et pour conclure ce chapitre d'introduction, il faut savoir que l'assassin vient, à l'instant où nous avons fait sa connaissance, de prendre la décision de s'accomplir pleinement dans sa nature d'assassin, autrement dit de tuer un être humain et de se promettre à lui-même de ne reculer à aucun prix.



## 2

L'assassin était intelligent. Il le savait depuis longtemps. Depuis l'école où, souvent, il s'ennuyait, laissé seul par des copains et des copines avec lesquels il avait du mal à s'amuser. L'assassin avait, au début, mis pas mal de bonne volonté : il avait essayé les billes, il avait essayé balle-chasseur, cache-cache, 1-2-3 soleil, le foot, le basket, saute-mouton, bise ou baffe et d'autres choses encore, mais il ne rentrait jamais dans le jeu. Il préférait, de loin, regarder l'alignement des sapins encadrant la cour de récréation, comprendre le mécanisme d'ouverture hydraulique de la porte d'entrée principale, écouter en douce les conversations entre les adultes, observer un oiseau construisant son nid et, évidemment, tuer. Tuer une fleur, tuer un insecte et observer ce faisant ses copains et copines avec la curiosité de savoir comment ça ferait d'en écraser un ou une entre ses doigts, en essayant d'imaginer tout le remue-ménage qui s'ensuivrait, sa convocation chez la directrice, la note désastreuse en comportement, la tête de sa mère, la tête de son père. Comme l'assassin

était intelligent, il avait postposé son projet. Mais il n'avait jamais oublié qu'il était un assassin.

L'assassin était intelligent. Il en avait eu la confirmation vers vingt-cinq ans lorsqu'il avait fait un test de QI à l'occasion d'une épreuve psychotechnique organisée par une société de travail intérimaire dans laquelle il s'était inscrit à l'issue de ses études. 140, un beau chiffre. Une intelligence analytique, une intelligence synthétique, des capacités d'adaptation... Il savait déjà tout ça, jusque-là sa vie avait consisté à s'adapter. En permanence.

L'assassin avait l'intelligence de ceux qui essaient de se comprendre eux-mêmes. Il savait – ce n'était pas difficile de le savoir – que jamais personne ne devait connaître sa nature profonde. Il savait qu'il devait se cacher, qu'il devait se fondre dans la masse des gens normaux, de ceux qu'il appelait, pour lui-même, les « civils », faute de quoi sa vie tournerait à la catastrophe. Il savait qu'il devait avoir l'air le plus normal possible et que, pour avoir l'air normal, il devait faire semblant d'éprouver des sentiments. Le fait de ne pas éprouver de sentiments n'avait jamais cessé de l'intriguer. Pourquoi ses copains et copines attendaient saint Nicolas avec tant d'impatience et se réjouissaient de sa venue? Comment ses copains et copines forgeaient de puissantes et durables amitiés pouvant s'étendre sur plusieurs années scolaires? Comment, plus tard, ces mêmes copains et copines, poussés par la mise à feu hormonale de leur puberté, nouaient de labyrinthiques liaisons faites de rendez-vous, de soirées, de nuits blanches, de méthodes contraceptives abracadabrantes, de lettres

secrètes écrites en bleu ciel, de ragots et de rumeurs. L'assassin ne comprenait pas, mais pour se protéger d'une désintégration sociale qui aurait été fatale à sa survie, il fit semblant. Saint Nicolas allait venir? Il sautait de joie à pieds joints. Son anniversaire? Il invitait toute sa classe et organisait lui-même les jeux dans le jardin. Les filles et l'amour? Il singeait les attitudes des autres garçons: il donnait des rendez-vous, écrivait des lettres, passait des nuits blanches. Ceux qui croisaient l'assassin voyaient un type normal, sympathique, aimant la fête et la vie, un bon camarade, un petit ami attentionné, un amant attentif, un jeune homme brillant et prometteur.

Alors, quand Catherine croisa sa route en première candidature en sciences économiques lors d'une soirée interfacultaire organisée salle Jefke et qu'elle tomba amoureuse de l'assassin, cela ne surprit personne. Ils se fréquentèrent, ils sortirent ensemble, l'assassin était drôle et la faisait rire, elle était joliment neutre, elle venait de Woluwe-Saint-Lambert, elle était enfant unique, elle avait un permis de conduire et une Golf TDI, elle rentrait sans problème aux Jeux d'hiver, des parents accueillants, une belle écriture, un kot avenue Buyl, une intelligence efficace et aucune imagination. L'assassin ne pouvait pas trouver mieux et c'est comme ça qu'il devait devenir «son chéri», «son gros lapin» et parfois «son François».

Aujourd'hui François et Catherine sont mariés depuis quatorze ans. François a quarante-quatre ans et Catherine quarante-trois. Une belle ligne, un beau visage, elle aime toujours son mari. Elle n'a pas fait la

cuisine mais préparé un plateau télé. Toute la famille mange en regardant *Envoyé spécial* sur la sécurité dans les grandes surfaces. Grégory ne va pas tarder à aller se coucher. Avant de dormir, il lira le sixième tome de *Lanfeust de Troy*. François et Catherine n'ont pas fait l'amour depuis un mois et demi. François le sait. Il tient des comptes. Selon lui, ça commence à faire long, ce n'est pas normal, ça pourrait attirer l'attention. Ils feront l'amour ce soir.

Demain il choisira une victime.

### 3

L'assassin a passé une bonne nuit. Comme il l'avait souhaité, il a fait l'amour avec Catherine, sa femme. Pour lui faire oublier qu'il ne l'avait pas touchée ces six dernières semaines, il s'était appliqué. Il avait mimé la tendresse avec talent, il avait mimé l'inspiration passionnée, il avait, pendant et après, caressé les cheveux de Catherine. Il l'avait regardée droit dans les yeux en chargeant son regard de micro-ondes veloutées et il lui avait même dit : « Je t'aime. » Deux fois.

C'est un petit matin comme beaucoup d'autres. Catherine s'est levée un peu avant lui pour avoir le temps de se préparer et de s'occuper de Grégory. Quand il descend dans leur « cuisine-salle à manger » équipée, sa femme et son fils terminent leur déjeuner.

— Bonjour, dit Catherine.

— Bonjour Papa, dit son fils.

— Bonjour. Il répond. Il s'approche de Catherine, il lui caresse la nuque et embrasse ses cheveux. Il pince l'épaule de son fils qui rigole en se dégageant. Il se sert une tasse de café. La scène possède la perfection d'un

story-board de sitcom. L'assassin doit maintenant négocier un tournant délicat.

— Je prends un jour de congé. Je suis crevé aujourd'hui, lâche-t-il calmement.

Catherine lève les yeux, un peu surprise. L'assassin la regarde en prenant ses yeux de « gros lapin ». Il sait qu'aujourd'hui il doit à tout prix éviter de devenir « François ». Il ajoute :

— Je vais les appeler. Après les deux mois qu'on vient de passer, tout le monde est sur les genoux. J'ai vraiment envie de passer une journée à ne rien faire. Tu comprends ?

Un reflet inquiet a brillé dans le regard de Catherine. François a immédiatement réagi en glissant sous la table son pied contre la jambe de sa femme, allusion grivoise à la nuit passée. Il répète avec un sourire complice :

— Je suis vraiment fatigué.

C'était son joker, ça a marché. Catherine sourit, se lève et l'embrasse avant de se mettre à la recherche des chaussures de Grégory.

— Bon congé. Fais quelques courses si tu en as l'occasion, dit-elle avant de quitter la maison.

L'assassin se dit que c'est bien qu'elle ait dit ça. Il comptait justement en faire des courses, car le choix de sa victime se fera dans un grand magasin, entre midi et treize heures trente.

L'assassin a 140 de QI, il a passé haut la main des tests psychotechniques qui auraient rendu dingues des étudiants du MIT, il a subi tellement d'interviews avec des crétins férus de PNL qu'il est devenu comme un

rat de laboratoire trouvant la sortie du labyrinthe avec un temps sous la barre des dix secondes. C'est pourquoi l'assassin a établi que la victime devait être choisie de manière aléatoire et sans que rentre en compte, pour autant que cela soit possible pour lui, le moindre gramme d'affect.

La victime devra :

— Être choisie de manière aléatoire dans un lieu public à une heure de grande fréquentation (un grand magasin sur le temps de midi, en pleine semaine, est souvent aussi plein qu'un samedi).

Et la victime ne pourra :

— Être un enfant ou une femme (catégorie trop sensible pour un premier meurtre mais envisageable une fois qu'il sera rodé).

La victime devra :

— Avoir entre trente et cinquante ans à vue de nez.

Et la victime ne pourra :

— Ressortir de quelque manière que ce soit d'une sous-catégorie trop voyante ou marginale : SDF, homosexuel, signes extérieurs d'appartenance religieuse.

Bref, la victime devra être quelqu'un de totalement quelconque.

L'assassin prend une douche, se rase soigneusement en écoutant Jean-Pierre Jacquemin déchiqueter un ministre sur la Première. Il déjeune, fait la vaisselle et fait le lit. Il range sommairement la chambre de Grégory, relève le courrier, fronce les sourcils devant une facture de rappel Proximus, jette quelques publicités et garde le *Vlan* dont il se sert, parfois, quand il faut allumer un barbecue. La petite horloge digitale

du four électrique indique midi moins le quart quand  
il quitte la maison.

La chasse est ouverte.



## 4

Au début de la chaussée de Waterloo, se trouve le grand magasin habituel de l'assassin. Celui où il a ses marques et ses repères, celui dont il connaît les rayons, celui qu'il préfère car il est un des rares équipés du système self-scanning qui lui fait gagner un temps précieux. Celui qui est le plus proche de chez lui et où il peut se rendre à pied. L'assassin y arriva à midi passé de quelques minutes. Il prit un panier rouge, un self-scanner et partit dans les rayons.

Il régla sa concentration sur les hommes neutres âgés de trente à cinquante ans : il y en avait plus qu'il ne l'aurait cru, des employés venant acheter leur sandwich, des professions libérales, des yuppies, des chômeurs, des sportifs, des fonctionnaires européens qui prenaient un jour de congé, des grands bien habillés qui choisissaient des sauces italiennes, des négligés qui déambulaient mollement au rayon surgelés, des pâlots qui hésitaient devant les étiquettes de café soluble, des impatientes... Tout ce qu'une grande ville d'Europe occidentale pouvait offrir comme échantillon

de victimes passait devant lui. Ce grand magasin, c'était un vrai show-room. Il se sentait à la fois calme et exalté. L'exaltation était agréable, il ne connaissait pas bien ce sentiment, mais il était agréable. Agréable mais dangereux, il pouvait l'emporter et lui faire commettre des erreurs. L'assassin connaissait sur le bout des doigts l'histoire des assassins et il savait que, toujours, c'était l'exaltation qui les avait fait plonger : le cannibale de Milwaukee, le boucher de Hanovre, l'étrangleur de Boston, le monstre de Seattle, Ralph Andrews, David Berkowitz, Richard Biegenwald, William Bonin, Ted Bundy, Richard Caputo, Johnny Norman Collins, Dean Corll, Jeffrey Dahmer, Albert Desalvo, Albert Fish, John Wayne Gacy, Ed Gein, Harvey Murray Glatman, Edmund Kemper, John Paul Knowles, Randy Kraft, Bobby Joe Long, Herbert Mullin, Michael Ross, John Gerard Schaefer, Gerald Stano, Wayne Williams, Randall Woodfield, Herb Baumeister, Robert Berdella, Keith Jespersion, Arthur Shawcross, William Lester Suff, Henry Louis Wallace, Dennis Nilsen, Gerd Wenzinger, Joachim Kroll, Bela Kiss, Leszek Pelaski, Donato Bilancia, et les autres, et tous les autres qu'il admirait et qu'il méprisait à la fois parce que tous, à un moment ou à un autre, avaient été pris par l'exaltation brûlante d'être l'égal de Dieu. L'assassin avait 140 de QI, il était l'homme le plus équilibré du monde, il pouvait tomber entre les mains du plus pervers des psychologues d'entreprise et passer au choix pour un employé modèle, un décideur agressif ou un manager à visage humain, il connaissait le DSMIV comme d'autres connaissent les héros de *Santa*

*Barbara*, il connaissait Rorschach comme d'autres connaissent les règles du whist, il n'était jamais exalté et ne le serait jamais, Dieu n'existait pas. La preuve, il ne l'arrêtait pas.

L'assassin ne voulait pas rester trop longtemps dans ce magasin, il ne voulait rien faire qui sorte d'une normalité aussi lisse qu'une plaque de plexiglas. Il fallait qu'il se décide. Il était au rayon traiteur. Deux ou trois types tournaient autour du présentoir à légumes. La victime serait un de ceux-là, sa décision était prise. Il s'approcha, prit un sachet en plastique et y fourra quelques citrons verts. À sa gauche, un homme de grande taille, quarante ans mais en paraissant dix de plus, costume bleu marine cher mais moche, même chose pour la cravate à lignes diagonales. Une peau d'agent de change qui boit trop, mais qui n'est jamais soûl. L'assassin ne se sentait pas inspiré. À sa droite un autre homme. Plus jeune. Négligé chic : un jean, des baskets claires sans marque mais de bonne facture, une montre digitale avec un bracelet en cuir, un téléphone portable hors de prix fourré négligemment dans la poche revolver. À part ça, un visage assez doux. Pas très beau mais avec du charme. Il remplissait, lui aussi, un sachet en plastique avec des pommes qu'il choisissait avec soin. Il se dirigea vers la balance en sortant son téléphone de sa poche. Avec le pouce, il composa rapidement un numéro. Après une seconde, il dit :

— C'est Marc, il n'y avait pas de Jonagold, j'ai pris des pommes vertes. C'était tout ce qu'il fallait ? Ça va, je suis là dans dix minutes.

Il s'appelait Marc. Marc, le nom le plus neutre que

connaissait l'assassin. Il avait une voix comprise entre dix mille et douze mille hertz, du miel, du velours, pas d'accent notable, vraisemblablement une vie sociale parfaitement normale. Marc était une victime parfaite, idéale. L'échantillon rêvé. Il se mit dans la file de la «caisse express», l'assassin se mit dans la file de la caisse self-scanning. Il fut le premier à sortir.

Il attendit Marc.